

Évolution de la psychothérapie à travers l'analyse psychosémiotique des productions en thérapie

Ivan Darrault-Harris*

Jean-Pierre Klein**

Résumé: La thérapie d'une enfant dépressive grave permet d'aborder originalement, avec l'aide de l'analyse sémiotique, l'organisation mythologique de la famille, l'étiologie probable des troubles et les transformations du sujet souffrant.

L'examen de ses productions en séance dessine un éventail assez complet des discours possibles: discours de résistance au changement (confiance en "faux-self", rapport de faits divers) et surtout, discours "à la bonne distance", créateur d'un profond et positif changement du sujet.

Mots-clés: Dépression de l'enfant - Analyse sémiotique - Mythologie familiale - Création de récits

Summary:

The therapy of a deep depressive child allows to tackle, in a new way, with help of semiotic analysis, the mythologic organisation of the family, the probable etiology of the disorders, and the transformations of the painful subject.

The examination of her productions during the sessions draws a pretty complete panorama of possible discourses: discourse made of opposition to any change ("false-self" confidence, report of news items) and, especially, discourse "at right distance", which creates a deep and positive change of the subject.

Summary: Depression of the child - Semiotic analysis - Familial mythology - Creation of tales

HYPOTHESES :

1- Le changement en psychothérapie peut résulter de l'accompagnement d'une double production - en évolution - du Sujet dans un cadre constitué de deux foyers en interrelation : celui d'une communication directe de ses problèmes, de ses difficultés et de ses souffrances et celui d'une création à la fois syncrétique et métaphorique.

2- Toute création du sujet dans ce cadre thérapeutique manifeste des indices objectivables du changement.

Pendant plus de deux années, Béatrice a été accueillie en thérapie, dans l'Intersecteur de Psychiatrie Infanto-Juvenile de Blois-Nord (Chef de Service: J-P. Klein, responsable de cette prise en charge thérapeutique).

Béatrice y fit surtout la découverte de l'écriture, par scribe interposé: elle inventa un grand nombre de textes oraux, que le thérapeute notait, quelquefois avec difficulté, tant le débit était parfois rapide, dans une explosion de créativité.

Voici tout d'abord, résumée, l'histoire thérapeutique de Béatrice. Suivra l'analyse d'un de ses «textes», le dernier, offert lors de l'ultime séance de la thérapie. A partir de cette analyse, on tentera d'apporter quelques éléments de théorisation à la rencontre du mystère suivant: un sujet, de par l'invention de textes fictionnels, a opéré un changement profond de son identité et cela sans que, jamais, interprétation (dans le dévoilement explicite au patient) ne lui ait été faite du sens latent de ses productions.

A dix ans et demi, Béatrice arrive, amenée par ses parents pour un état dépressif, des angines et infections urinaires à répétition. Elle se renferme, elle pleure; elle sanglote en particulier devant la photo de Frédérique, sa belle-soeur. Celle-ci vient de mourir brutalement, laissant une enfant que les parents de Béatrice vont élever, comme ils en ont élevé et en élèvent tant d'autres.

En effet, la mère de Béatrice est nourrice de la D.D.A.S.S., et elle rappelle, au cours de l'entretien d'accueil, un grand nombre de «deuils» non encore menés à terme, qui concernent tous les enfants accueillis et non les légitimes (Béatrice a un frère aîné, veuf, et une soeur aînée qui ne vit plus à la maison):

- David, après plus de cinq années, a dû être rendu à ses parents,
- Ils demandent, sans succès, à adopter Marcel (on leur oppose, entre autres, leur âge).

- Béatrice a une «soeur», Mélanie, du même âge qu'elle, qui est depuis 9 ans dans la famille. Mais il est question que sa mère, qui la délaissait totalement, la reprenne.

- Sergio a disparu dix ans auparavant, enlevé par sa mère.

On croit qu'il est mort...

Béatrice, dès le début de la thérapie, parle de façon atone ralentie, sur le mode de la confiance, du «je»: pessimiste, elle pense que toutes les catastrophes peuvent à tout moment arriver; si elle n'était pas partie en vacances, un voisin aurait joué avec elle et ne serait pas passé sous les roues d'un tracteur. Elle enchaîne, à propos de la mort de sa belle-soeur, sur les procédés de congélation des cadavres. Il s'agit pour l'instant, remarquons-le, toujours de faits, jamais d'élaborations imaginaires.

C'est alors que les parents de Béatrice demandent que Mélanie, sa «soeur» accueillie dans la famille, consulte pour état dépressif. Un soignant du service confirme la nécessité d'une psychothérapie et la reçoit régulièrement.

Là apparaît la puissance de ce que l'on pourrait appeler la mythologie familiale, tissu complexe de croyances qui permet grosso modo, à la famille de «métaboliser» les événements qui la concernent.

Ainsi, nous pourrions dire, très vite, que les enfants accueillis sont considérés comme des doubles des enfants légitimes, protégeant ces derniers du malheur et de la mort en les attirant sur eux mêmes.

A ce titre, la maladie de Béatrice est un scandale (événement non-sens) qui déstabilise la famille en infirmant la mythologie mise en place. Les parents tentent désespérément de rétablir la structure mythologique en consultant pour Mélanie qui aurait dû, logiquement protéger Béatrice et souffrir à sa place.

On comprend aussi, rétrospectivement que la mort subite de la belle-soeur ait déclenché le déséquilibre, car le frère aîné de Béatrice avait, en quelque sorte, lancé un défi terrible aux dieux en allant prendre pour femme une fille de l'Assistance, provenant du côté du malheur et de la mort.

La mort de son épouse confirme la mythologie mais, dans le même temps, l'infirmes puisque cette femme, de par son mariage, fait partie de la famille.

Voici donc un événement ambivalent par nature, et non métabolisable.

Mais pourquoi donc Béatrice est-elle tout particulièrement atteinte par cet événement ? Sans doute parce qu'elle se pose des questions sur sa filiation: son âge et le travail de sa mère l'y invitent, mais

surtout les insinuations de la grand-mère paternelle à son égard.

Et le thérapeute, sans vérification possible, sera amené à penser que des raisons de douter existent bel et bien.

Et il est vrai que, dans cette famille, la question de la filiation est une question de vie ou de mort.

Béatrice, en séance, ne veut ni dessiner, ni inventer d'histoire. Après le mode de la confidence très en «faux-self»: le mode du «je», elle amène des faits divers sanglants lus dans les journaux. Elle est donc passée au mode du «il», détaché du «je»: un prêtre espagnol a été torturé et tué; des enfants rendus à leurs parents ont été brûlés par des cigarettes sur les fesses; d'autres parents ont désossé leur enfant qui les empêchait de regarder la télévision...

La situation thérapeutique est bloquée: impossible, remarque le thérapeute, de travailler sur un matériel imaginaire présenté comme de la réalité.

S'impose, alors, une modification complète de l'approche thérapeutique de Béatrice avec la proposition de travailler à partir des contes. Chose incroyable, Béatrice n'en connaît aucun: «Le Petit Poucet», le «Chaperon Rouge» n'évoquent rien pour elle. Et, pourtant, elle possède un album, jamais lu, «Le vilain petit canard», qu'elle apportera en séance.

Béatrice commence par illustrer, assez platement, les contes lus en séance puis, enfin, se met à inventer.

Les deux premiers récits sont très courts: l'histoire d'une voiture toute cabossée à laquelle on refait les ailes et qui devient magnifique; et surtout, l'histoire du rosier qui, ne donnant pas de fleurs, est mis en nourriture, au chaud; taillé, il se met à donner des fleurs.

Ce petit récit de la restauration du sujet sera repris obliquement dans le dernier récit de la thérapie. Quant à l'histoire de la voiture elle sera remarquablement développée (mais à l'envers: la voiture finit sur un tas de ferraille !) dans le premier long conte inventé dans une explosion créatrice: «J'ai des idées, j'en ai plein si je veux; je ne savais pas que je pouvais faire tout cela !».

Cette voiture extraordinaire, qui parle, résistera aux désirs de ses acquéreurs en refusant leurs propositions. Dans un second temps, elle abdiquera en acceptant tout. Redevenue objet utilitaire, elle finira dans un banal accident de la route et perdra la parole. Et aucune voiture ne parlera plus, désormais.

Malgré cette spectaculaire réactivation de la puissance créatrice, Béatrice dit qu'il faut se méfier de l'imagination: «il suffit de penser et ça arrive dans la réalité».

A la fin d'une séance, elle a cette formule-lapsus: «Bonjours l'imagination, adieu les dégâts !»

A partir de là, tout change et les nombreuses productions de textes accompagnent les progrès spectaculaires, notamment en classe. Le traitement orthophonique (Béatrice faisait des confusions de sons) est interrompu.

Mélanie, pour sa part, a terminé sa thérapie et retrouvé sa place dans la famille.

Et arrive, lors de la dernière séance de la thérapie de Béatrice, ce texte étonnant, présenté pour la première fois comme le récit d'un rêve fait la nuit précédente:

«Hier soir, j'ai lu «La Belle et la Bête» et, la nuit, j'ai rêvé de mon livre: «La Bête était un prince horrible et la Belle était une tourterelle. L'histoire a commencé quand la famille colombe est devenue pauvre. Toute la famille avait un sort jeté par une vieille sorcière. Ils l'avaient rencontrée alors qu'ils voulaient construire dans la forêt. Mais la sorcière pensait que la forêt était à elle. Alors elle leur jette un sort :La soeur aînée est prisonnière d'un monstre horrible, un être humain qui avait dit ;»Vous me devez une de vos colombes pour que je délivre l'autre». La soeur cadette y va quand même. Quand le prince a vu la belle colombe, il a comparé les deux et il en a lâché une. La soeur aînée est délivrée.

La belle colombe, la cadette, s'enfuit une fois pour voir le père, la mère, un fils, la soeur. Mais elle doit revenir. sinon le monstre il mourirait (sic). Elle revient. La belle colombe devient une princesse et le monstre un prince joli».

Ce rêve conté, qui est aussi un conte rêvé, est le résultat d'un processus complexe d'élaboration à partir de sources multiples:

- «La Belle et la Bête», très probablement dans le texte de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont («Le magasin des enfants», 1757)

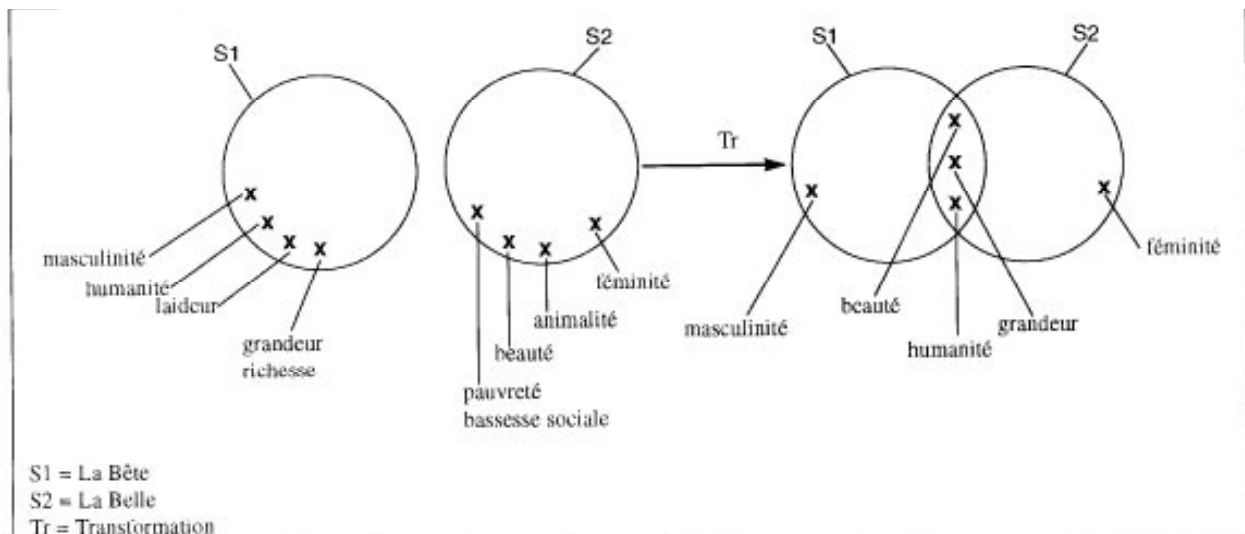
- Le rêve lui-même, réélaboré.

- L'histoire de sa thérapie.

- L'histoire «mythologisée» de sa famille.

Ce récit s'ouvre sur une figure de couple impossible, les qualifications des actants en présence (cf. notre schéma) étant parfaitement contraires (au sens logique du terme), à l'exception de la complémentarité des sexes, seul trait récupéré en fin de récit où, à la suite de transformations importantes, le couple devient possible.

Aussi ce court conte ressemble-t-il à un mythe d'origine de la constitution du couple hétérosexuel.



Remarque: L'introduction de l'animalité de la Belle (à l'initiative de Béatrice) accentue fortement la disjonction sémantique des qualifications des actants.

Voyons maintenant quelles sont les transformations narratives qui permettent d'aboutir à ce «happy end».

Nous avons, au départ du récit, un actant collectif, la famille (où n'émerge nul sujet individualisé), engagé dans un programme de construction de maison. Mais le sujet n'en est qu'au vouloir-faire donc fort loin de la réalisation.

Or le vouloir-faire apparaît, aux yeux de la sorcière, comme une transgression autorisant une sanction-vengeance.

Destinateur tout-puissant, la sorcière jette un sort, scénario dans lequel la soeur aînée fait figure d'objet mutilant la famille, prix à payer pour un désir d'appropriation d'espace.

La famille pourra récupérer son objet à condition d'en fournir un équivalent, échange destiné à perpétuer éternellement le manque.

Nous sommes ici dans un univers tragique, où l'on transgresse à son insu, subissant ensuite la vengeance terrible de divinités transcendantes.

Le coup de théâtre, opérant la rupture avec le tragique, c'est l'avènement, enfin, d'un sujet individuel, doté d'un vouloir personnel: «la soeur cadette y va quand même» (nous soulignons). Elle se constitue volontairement prisonnière, échappant par là à la domination du destinataire, qui opprime la famille et, aussi sans doute, l'être-humain-monstre.

Le prince monstrueux introduit donc, à son insu, un sujet dans son univers. Il n'y voit qu'un objet à échanger avec le premier, qu'il renvoie à la famille.

Sujet de son «incarcération», la fille cadette l'est aussi de son «évasion».

Et là, second coup de théâtre: «elle doit revenir, sinon le monstre il mourrait. Elle revient».

La soeur cadette n'est plus prisonnière du monstre, objet-otage. Elle est soumise à un devoir-faire qu'elle se dicte à elle-même, car elle tient à un objet-valeur inattendu: la vie du monstre. Elle a donc maintenant besoin de cette vie de l'Autre pour vivre elle-même.

Quant au monstre, il est «prisonnier» de la belle colombe, sa vie dépendant de la présence de l'Autre.

D'un point de vue sémiotique, nous avons ici, bel et bien, deux sujets autonomes (échappant au pouvoir absolu d'un destinataire tout-puissant) liés l'un à l'autre contractuellement, dans une mutuelle et équilibrée dépendance.

Ainsi la soeur cadette, d'objet (comme les autres membres de la famille) de la malédiction, se fait, par un acte héroïque, sujet. Et, à son contact, le monstre (aussi objet de malédiction) devient sujet lui aussi.

Il ne reste plus qu'à «habiller», en quelque sorte, cette transformation double avec la mutation en «princesse» et «prince joli».

Quelles relations structurelles pouvons-nous établir entre ce récit de fiction et l'histoire de la thérapie, voire l'histoire familiale ?

Paradoxalement, les éléments d'identité superficielle sont les moins intéressants, ainsi l'organisation de la famille «colombe» est-elle la même que celle de Béatrice, dans la réalité.

Quatre relations retiendront notre attention:

1) L'équivalence du vouloir-faire et du faire réalisé: Béatrice présentait un véritable blocage de l'ima-

ginaire, persuadée qu'elle était, que penser, désirer débouchaient (comme dans un cauchemar) sur des actes immédiats. Il faut dire que les malheurs en série frappant les enfants accueillis dans la famille pouvaient apparaître comme la conséquence de ses désirs mortifères à leur égard.

2) La mise en scène de la figure du sacrifice, centrale dans la mythologie familiale comme dans la mise en place de la malédiction (l'échange avec manque perpétuel).

3) Le processus de changement lui-même est dû dans les deux cas à l'émergence du sujet: Béatrice a osé aller dans l'autre univers, celui de la thérapie, en lieu et place de Mélanie, prédestinée à la fonction de pare souffrance,

4) Quant à la constitution du couple, elle est rendue très problématique par la mythologie de la famille. L'histoire dramatique du frère aîné le prouve, qui est allé chercher femme du côté «obscur». Et, pourtant, l'exogamie est inévitable. Le récit de Béatrice met aussi en scène le dépassement total des terribles dangers de la quête exogamique.

Pour en terminer avec cette mise en rapport de l'histoire de Béatrice et du récit qu'elle crée, nous y voyons l'exemple même du discours à la bonne distance, le seul propre dans ce cas particulier à opérer la transformation positive du sujet souffrant: ni discours de la confiance, centré sur le «je», ni discours du fait divers, centré sur le «il», mais discours fictionnel instaurant c'est vrai, un il/alors/ailleurs, mais en relation indirecte et subtile avec le je/ici/maintenant de celle qui raconte.

C'est au thérapeute de suggérer et d'ouvrir le chemin de ce discours à bonne distance entre les écueils qui sont résistances au changement: l'illusion énonciative mettant en vedette l'énonciateur «je», l'illusion référentielle mettant en scène le monde détaché de l'énonciateur.

Voie unique, étroite, qui est celle, aussi, de toute création véritable.

Laissons la parole, pour finir, au thérapeute qui referme (en ouvrant l'avenir) la thérapie de Béatrice, après avoir remarqué, avec elle, que le rêve est la conclusion de tout ce qui fut accompli: «la malédiction est rompue». Le prince viendra un jour».

Nous dirons pour conclure que ce conte inventé par Béatrice est un conte de pardon (à l'instar de bien d'autres productions en fin de thérapie). Béatrice, comme nous tous, portait en elle une figure d'aliénation répétitive et douloureuse qu'elle avait héritée de sa famille qui n'avait pu la résoudre. Le processus de la thérapie permet à la personne en soin de passer de la position d'Objet de l'aliénation à celle de Sujet de sa création en thérapie, qu'il s'agisse de fiction comme ici, ou de discours interrogatif ou de productions non verbales. Puis de Sujet de sa création en thérapie la personne devient Sujet d'elle même. Toute cette transformation est possible grâce à la rencontre avec un

Destinateur Positif : le thérapeute (prolongé du dispositif thérapeutique qu'il propose) ; Destinateur Positif qui s'oppose au Destinateur Négatif que constituait la figure d'aliénation. Le Destinateur Positif initial, c'est celui qui au début du conte traditionnel envoie le héros accomplir sa quête, en lui fournissant de surcroît quelques formules et accessoires adjuvants. Le Destinateur on le retrouve à la fin comme Judicateur de l'épreuve qu'il déclare réussie, reconnaissant par là-même la compétence acquise du Héros et sanctionnant la performance par le don de sa royauté (et de sa fille en prime)...

En situation psychothérapeutique, le soignant joint à la personne en soin reconnaissent l'évolution parcourue et décident ensemble la fin de la thérapie mais ce n'est pas tout : le thérapeute comme Destinateur du Sujet doit passer le relais de ce rôle actantiel : l'enfant devient Destinateur de ses parents. On voit ceux-ci se ressourcer à son dynamisme et se transformer positivement comme s'il leur avait montré le chemin de la délivrance que jusqu'alors ils ne pouvaient, ne voulaient, ne savaient ou ne devaient emprunter. On les voit même changer de visage, d'attitude, ils sont plus beaux et plus droits et peuvent enfin s'occuper heureusement d'eux-mêmes.

L'extraordinaire de l'histoire de Béatrice tient au fait que ce n'est qu'après sa thérapie que j'ai appris l'histoire dramatique de sa mère rencontrée fortuitement (elle accompagnait sa fille à sa thérapie) : c'est elle-même qui a 14 ans est passée à sa demande des enfants légitimes aux enfants de la Population, elle a demandé la déchéance de ses parents qui la maltraièrent. Mais l'institution et le patron qui l'ont recueillie ensuite ont été ignobles. Elle décide alors de devenir nourrice pour sauver les enfants mais on a vu que le Malheur a répondu à ses efforts ainsi qu'à ceux du frère de Béatrice qui a du faire basculer sa fille du côté des enfants confiés... à ses grands-parents.

Cette histoire que la mère de Béatrice m'a confiée, je dirai plutôt qu'elle l'a récréée pour moi pour enfin s'en délivrer grâce à sa fille Béatrice qui avait réussi à la résoudre pour elles deux (et pour la famille) et dans le même mouvement généreux lui avait accordé son pardon implicite pour le cadeau vénéneux qui s'était transmis jusqu'à elle et qui désormais ne se transmettra plus à personne.

Cette histoire a été développée et analysée dans I. DARRAULT-HARRIS, J.P. KLEIN. Pour une Psychiatrie de l'ellipse, les aventures du sujet en création, Paris, PUF, 1993, PP 107-161 (Préface de Jean Duvignaud, Postface de Paul Ricoeur).

**-Ancien chercheur associé au CNRS, Maître de Conférence en Sciences du langage.*

*** - Ancien chercheur associé au CNRS, Psychiatre des Hôpitaux, Docteur HDR en psychologie Institut National d'Expression, de Création, d'Art et de Thérapie, 10 Avenue Jean Jaurès, 75019 PARIS Tél et Fax : (1) 40.40.79.79*

